

CHRISTIAN TÉTREULT

Préface d'Ève Salvail

**Anne
Gauvin
Parler
dérange
mais
se taire
est pire**

CHAPITRE 1

Direction générale



Il n'y a aucun doute dans l'esprit de quiconque ayant suivi un peu le monde des affaires depuis les années 1960 que Québecor est l'un des fleurons de l'histoire du Québec inc. Son créateur, promoteur, fondateur et dirigeant, Pierre Péladeau, était un homme d'affaires qui, s'il espérait le succès, devait obéir à des lois cardinales et incontournables. Il devait savoir oser, jeter sa montre et ne jamais mesurer ses efforts; il devait être prêt à se tromper, à assumer ses erreurs, et à recommencer avec plus d'ardeur et plus d'intelligence la prochaine fois; il devait croire en lui, en son produit, et ne ménager aucun effort; il devait être créatif, novateur et persistant; il devait aussi et surtout savoir s'entourer de gens en qui il aurait une confiance totale. Pierre Péladeau a suivi à la lettre chacun de ces préceptes et le succès de Québecor ne s'est jamais démenti.

Son homme de confiance numéro un était un mastodonte, au physique imposant et à la voix de stentor qu'il n'élevait jamais. Jean Neveu mesurait en effet 6 pieds et 6 pouces et pesait plus de 300 livres. Son éternel cigare entre les doigts, il était aussi brillant que gentil. Partout où il allait, Jean Neveu en imposait par sa seule présence. En plus de son flair, de sa rigueur, de son talent avec les chiffres et de son honnêteté à toute épreuve, il était d'une grande simplicité et d'une belle authenticité.

Jean Neveu est décédé le samedi 12 mars 2011, d'une faiblesse cardiaque. Lors de ses obsèques, auxquelles ont

assisté la crème de la crème du monde des affaires, de la politique, du milieu des arts et des organismes sociaux, un homme, inconnu, est demeuré longtemps seul aux côtés du cercueil du défunt. Sa veuve, Doris Neveu, s'en est approchée, pensant qu'il s'agissait peut-être d'un collaborateur qu'elle n'avait jamais rencontré. Pas du tout : c'était un sans-abri.

— M. Neveu me saluait tous les jours et me donnait un peu d'argent pour que je puisse passer la journée. Il fallait que je vienne lui dire merci une dernière fois.

Jusqu'à son décès soudain, Jean Neveu siégeait, entre autres, aux conseils d'administration de Québec et du Pavillon Pierre-Péladeau, une maison de thérapie, en qualité de président. Il a été un modèle d'honnêteté et de sobriété. Il a passé 27 ans sans boire une goutte d'alcool.

Jean Neveu est un personnage important dans l'histoire d'Anne Gauvin. C'est lui qui l'embauche à la direction des maisons de thérapie pour hommes et femmes. Après les questions d'usage, vient le temps de discuter des conditions salariales. Anne sait ce qu'elle veut. Comme travailleuse autonome, elle a d'excellentes conditions et n'a pas l'intention d'accepter une baisse de revenus. Cette négociation salariale donne l'occasion à Jean Neveu de mesurer la détermination d'Anne :

— Je ne te trouve pas très flexible, Anne.

— Je sais ce que je vaudrais, répond-elle à l'imposant homme d'affaires. Vous aussi, peut-être, allez bientôt découvrir cette valeur. Je sais que ça peut paraître préten-

tieux, mais j'ai foi en mon expérience et en mes moyens. La confiance me semble un élément important dans mon métier.

— Mais tu sais que dans la clientèle du Pavillon Pierre-Péladeau se trouvent des hommes pas toujours très délicats? Et les intervenants aussi sont des hommes. Qu'est-ce que tu vas faire avec une gang d'hommes de même?

— Je vais faire ce que je suis en train de faire avec vous, monsieur Neveu : dire ce que je pense et gagner mon point. C'est simple. L'intimidation, j'ai déjà donné. Ça ne m'inquiète pas.

Jean Neveu, impressionné par l'aplomb de la jeune femme, n'a pas d'autre choix que de l'embaucher.

Les premières années à la direction du centre de thérapie ne sont pas de tout repos. Les intervenants parient entre eux sur le nombre de mois, de semaines, voire de jours qu'elle restera en place. Tous se disent qu'elle ne pourra pas faire long feu. « Une femme, *boss* dans un centre de thérapie pour hommes? Jamais! »

Au départ, elle n'a que très peu de soutien des membres de l'équipe. Comme dans tout groupe, il y a des dominants et ces derniers ont le contrôle sur la situation. Pensent-ils.

Anne n'a jamais quitté son poste. Tout le monde a perdu son pari.

Elle a aussi fait du ménage. Ceux qui prédisaient qu'elle allait partir rapidement ont eux-mêmes quitté le

navire. Ou se sont fait congédier, pour toutes sortes de raisons.

Ainsi, sa réputation et son aplomb font vite le tour de la place. Par exemple, dès les premières semaines de son nouveau mandat, elle doit parler à un des intervenants, qui présente des failles importantes. Elle le fait venir à son bureau et lui fait savoir exactement ce qui ne va pas, sans détours, fioritures ou gants blancs, et lui indique ce qu'il devra faire pour se remettre dans la bonne direction. L'intervenant, âgé d'une soixantaine d'années, n'apprécie pas ces remontrances. Surtout qu'elles viennent d'une femme, et jeune en plus. Quand la discussion prend fin, Anne tend la main à son employé ; l'homme, agressif, lui sert une poussée. Dès qu'il quitte son bureau, Anne s'affaire à écrire son avis de congédiement, immédiat et sans appel.

Elle ne rencontrera plus jamais d'intervenant seule. Au cas où.

Pour la petite histoire, quelques années plus tard, le même homme a cherché à rencontrer Anne. Il lui a d'abord présenté ses excuses, qu'elle a acceptées, et lui a demandé si elle aurait la grandeur d'âme de le reprendre dans ses fonctions d'intervenant. Gentiment, mais sèchement, Anne lui dit que ce ne serait pas possible. Ce n'était pas un refus motivé par le geste d'agression de l'homme : Anne jugeait qu'il ne correspondait plus aux critères d'embauche qui, sous sa gouverne, avaient été précisés et modifiés.

Avec le temps, Anne comprend qu'un intervenant de qualité est aussi rare que précieux. Il s'agit d'un travail

de missionnaire qui est très exigeant, d'une vocation qui n'est pas rémunérée à sa juste valeur. Si un intervenant est fatigué, usé, si sa tâche devient de plus en plus ardue, Anne doit être aux aguets et voir à rétablir la situation. Il lui faut agir avec célérité, délicatesse et aplomb. Les intervenants sont des chirurgiens de l'âme humaine et elle doit souvent les protéger contre eux-mêmes, car elle ne peut pas se permettre de perdre trop de soldats au combat. Elle doit aussi savoir détecter les forces des individus choisis et développer les talents de chacun. Cette façon de faire n'est pas étrangère, dans l'approche, à celle d'un coach d'équipe sportive. À la différence que le but de l'exercice n'est pas de projeter une rondelle dans un but ou de marquer des points, mais de sauver des vies.

• • •

Jean Neveu n'était pas le genre de patron à téléphoner à ses subalternes quotidiennement ou pour un rien. Il préférait les laisser agir selon leurs propres priorités et leur propre sens de l'organisation. Il maîtrisait l'art de foutre la paix à ceux et celles à qui il a témoigné sa confiance en les embauchant. Il ne regardait pas par-dessus leur épaule. Un appel de Jean Neveu était donc très rare et, de ce fait, très significatif.

Anne est en poste depuis un an. Le vendredi 11 mars 2011, un appel interurbain entre au Pavillon, de la Floride. C'est pour elle.

Jean Neveu, contrairement à ses habitudes, sent le besoin de lui faire savoir sa satisfaction et sa reconnaissance. Pas de but précis à cette communication. Rien de

pressant. Il veut juste lui dire qu'il est content et l'encourager à ne pas lâcher.

Le lendemain, en Floride, Jean Neveu décède.

Anne garde un souvenir très précieux de M. Neveu, un homme imposant, humble, qui n'hésitait pas à prendre des décisions importantes et souvent controversées – comme celle d'embaucher une femme pour diriger une maison de thérapie pour hommes...

CHAPITRE 2

La grange



La grange de Lac-Drolet est séparée en deux : il y a la partie grange en tant que telle et, au bout du bâtiment, la partie étable.

Anne a découvert très jeune les joies et la vie de la grange. Malgré le poids des grandes portes, malgré ses vieilles planches grises qui sentent l'humidité et les peintures rouillées qui grincent quand on ouvre, la grange, pour la petite Anne, c'est le ciel sur la terre. Le bâtiment est âgé, alors ça rend ce paradis encore plus magique et fabuleux. Comme s'il renfermait des centaines d'histoires. Elle a l'impression de vivre dans un conte à chaque fois qu'elle y entre.

En plus de la joie omniprésente, il y a toujours du foin dans la grange. Et il n'y a pas de matériau plus rempli de fantaisies et de rêves enfantins qu'un immense tas de foin, qu'il soit sec ou humide. La petite fille s'y étend et fixe le plafond de tôle, rêveuse. Elle fait exprès de garder le silence. Elle entend alors les mouches, les moustiques et les guêpes. Elle entend le vent aussi, même si ce n'est qu'un tout petit vent doux. Il siffle entre les planches et fait bouger les choses. Quand le vent prend un peu d'ardeur, il y a aussi des craquements.

Quand elle joue dans le bâtiment avec ses amies, ses cousins ou ses cousines, elle connaît les bonnes cachettes et elle sait qu'elle ne se cassera rien en sautant dans le foin. Il n'existe pas terrain de jeu plus envoûtant que la grange de Lac-Drolet. Dans l'esprit d'Anne, c'est *sa* grange.

On y trouve de vieux outils : une fourche rouillée, une faux qui ne sert plus depuis longtemps, une pelle beaucoup trop pesante. Il y a des chaînes trop lourdes aussi, des lanières de cuir qui servaient à atteler les chevaux, grands et forts. De vieilles cabanes d'oiseaux qui ne sont plus habitées, sinon par des souris. Les oiseaux, des martinets et des moucherolles surtout, préfèrent bâtir leurs nids sous les bords du toit. Il y a des seaux et un gros tonneau de bois ceinturé d'anneaux en métal, juste sur le coin de la grange, dehors. Le tonneau récolte l'eau de pluie. Souvent, sous une planche, en bordure du toit, pas loin des moucherolles, des guêpes bâtissent le palais de leur reine. Anne n'a pas peur des guêpes ; elle les regarde entrer et sortir de la grange, elles semblent chercher quelque chose dans les fleurs. Il y a au moins un million de fleurs tout autour. Beaucoup, beaucoup de marguerites.

Ce qui donne la vie à une grange, ce sont les bêtes qui y passent le plus clair de leur temps. Celle-ci abrite de petits animaux. Quelques lapins qui s'appellent tous Jeannot, et Minette, la maman chatte avec ses petits. Quand Minette a une portée, l'endroit devient encore plus attrayant. Il y a aussi un vieux chien calme et curieux, qui vit en parfaite harmonie avec les chats et les chatons. Il y a de petits mulots. Elle n'a pas plus peur d'eux que des guêpes. Elle les trouve même téméraires et astucieux, car elle sait que la chatte Minette veille. Ils feront mieux d'être très alertes, rapides sur leurs petites pattes. Minette n'est plus jeune, mais elle est vive comme l'éclair et a beaucoup de savoir-faire quand vient le temps de surprendre les mulots.

Quand il fait sec et chaud, il y a les couleuvres aussi, qui glissent sur le sol et sont difficiles à repérer. Tous les

enfants en ont peur, mais pas Anne. Elle les attrape et les tient bien haut en les regardant se tortiller et essayer de la mordre ou de la piquer avec leur langue fourchue. Il y a des grenouilles. Anne a déjà vu une couleuvre en manger une d'une seule bouchée.

Et puis dehors, juste à côté, il y a des chevaux, des vaches avec leurs veaux, des cochons et des poules. Les pauvres poules. Elles ne savent pas ce qui les attend. Ou peut-être le savent-elles, mais ignorent seulement le jour et l'heure fatidiques où la hache bien affûtée de grand-mère Rosanna les attendra. Quand elle prépare une poule au pot, elle ne va pas acheter la volaille à l'épicerie, non : elle en saisit une et, d'un seul coup, lui tranche la tête. Il y a du sang partout. Même décapitée, la poule court dans tous les sens, jusqu'à ce qu'elle s'effondre, à bout de nerfs. Trop tard pour te sauver, poulette. Grand-maman la saisit, la plume et la fait bouillir. Elle sera bonne pour quelques repas.

D'être témoin de tout le processus coupe l'appétit de la petite fille. Alors, elle mange beaucoup de patates pilées, de carottes du potager, et juste un peu de poulet. Mais les poules sont chanceuses, si on les compare aux cochons. Pour eux, c'est encore plus terrible : un oncle leur tranche la gorge, puis les suspend par les pattes pour récupérer le sang. Elle n'a jamais aimé le boudin. En fait, elle n'aime pas manger les animaux qu'elle a côtoyés vivants.

Constatant l'amour d'Anne pour les petits animaux, ses parents lui offrent un lapin pour Pâques. Elle le garde toute la saison estivale, le cajole, le nourrit, le caresse. Elle s'y attache beaucoup. Il s'appelle Jeannot, évidemment. Rendu à l'automne, Jeannot a pris beaucoup de poids. Un jour, en

Table des matières

Préface	7
Avant-propos.....	9
Chapitre 1 : Direction générale.....	13
Chapitre 2 : La grange	21
Chapitre 3 : Les origines.....	27
Chapitre 4 : Le monstre	37
Chapitre 5 : Les débuts de la consommation	57
Chapitre 6 : L'envol.....	83
Chapitre 7 : Rechute	93
Chapitre 8 : Le 6 mars 1995	99